

**TOUTES
PERSONNELLES
FINS DU MONDE**

Du même auteur :

Dents de lait dans Deleatur, Paraduria et autres nouvelles
(recueil collectif)

Editions Bastet 2004

ISBN 2915792003

Cam@rdage (thriller)

Editions du Tremplin 2006 - épuisé

ISBN 9782353960088

Lignes Imaginaires 2017 - réédition (poche)

ISBN 978-2952334068

Le testament d'Anna Markowitch dans Bonne route ! (recueil
collectif)

Editions Bastet 2007

ISBN 978-2915792034

Transcanadienne, sur la piste des tueurs en série (web-
document 2009)

<http://www.transcanadienne.overblog.com>

Lignes de feu (thriller)

TBE 2010 - épuisé

ISBN 978-2952334006

Lignes Imaginaires 2016 - réédition (poche)

ISBN 978-2952334020

Une part de rêve à 35 cents (roman)

Editions Atria 2013

ISBN 978-2918078470

Vingt-cinq nuances de noir (recueil de nouvelles)

Lignes Imaginaires 2016

ISBN 978-2952334013

Nord sur blanc (recueil de nouvelles)
Lignes Imaginaires 2016
ISBN 978-2952334037

Quelque part vers le Sud (roman)
Lignes Imaginaires 2016
ISBN 978-2952334044

Sandy Palace (roman)
Lignes Imaginaires 2017 - épuisé
ISBN 978-2952334051

Un arrêt du cœur d'une fraction de secondes (recueil de nouvelles)
Lignes Imaginaires 2018
ISBN 978-2952334082

A demain, à jamais (roman)
Amazon KDP 2022
ISBN 978-2958153703

Christophe Dugave

**TOUTES
PERSONNELLES
FINS DU MONDE**

Roman

Crédit photo de couverture : © Todd Trapani (pexels.com)

© C. Dugave 2015, 2022

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

ISBN 979-8376042519

NB : Ce roman est une œuvre de pure fiction. Toute ressemblance avec des faits réels et des personnages existant ou ayant existé serait fortuite et indépendante de la volonté de l'auteur.

*N'alertez pas les médias
N'encombrent pas les ondes
Partout sur terre à chaque seconde
Une fin du monde
Une panne d'amour en eau profonde
Une goutte de sang sur la mappemonde
Une microscopique hécatombe
Une toute personnelle fin du monde
Toute personnelle fin du monde
Une fin du monde.*

@ Michel Rivard / Les Editions Sauvages, 1998

1

Passé L'Espérance, c'était le vide.

La route du Larmont émergeait d'un bosquet en limite d'agglomération. Six virages en épingle à cheveux s'enchaînaient, zigzaguant à l'assaut de la pente. A chaque volte-face, Pontarlier s'écrasait un peu plus sous un ciel de cendres.

Dans les hauteurs, l'herbe roussie s'encroutait de traces boueuses. Les arbres défeuillés lançaient vers le ciel leurs branchages calcinés. Le paysage semblait rongé comme la peau d'un lépreux. Ça sentait l'hiver, sans la neige, une saison qui ne veut pas dire son nom. Sur le dos du Grand Taureau, les alignements de conifères en uniformes vert-de-gris se tachaient çà et là de trous sanglants bordés d'un pus de neige sale. La montagne ressemblait à un charnier.

Je ne reconnaissais plus la route.

Pourtant j'étais venu deux mois auparavant, au cœur de septembre. J'étais déjà mourant, mais je n'en savais rien. Je suivais le tout-terrain de Thierry et Gervaise, Karine à mes côtés. Les feuillages déchiraient la lumière, projetant des dentelles d'ombre sur le goudron. Il faisait tiède. Nous avançons à la vitesse de vacanciers insoucients bien que les congés d'été soient depuis longtemps terminés.

Nous étions en reportage, traquant la mémoire de Toussaint Louverture, mort de froid non loin de là dans une geôle du château de Joux. Comment croire, au soleil et sous cette verdure, que le climat des hautes terres franc-comtoises fût si rude ? Les trahisons du Jura nous semblaient tellement insignifiantes, comme des plaisanteries d'enfants facétieux. Pourtant la route réservait des surprises.

Il fallait contourner les randonneurs à pied ou à vélo, éviter les vaches lait et chocolat échappées des pâtures, faire attention aux chiens fureteurs aux abords des fermes, anticiper les écarts

des gamins du pays, lancés à pleine vitesse sur des VTT déglingués. Ça sentait l'herbe, les animaux, la vie. Une existence paisible. J'ignorais que nous étions à l'avant-veille d'une guerre, que tout allait se jouer un peu après. Ou que plutôt, tout était déjà perdu.

La première salve avait éclaté quelques semaines plus tard, quatre ans de vie commune volant en morceaux. Et ce n'était que la porte de l'enfer qui s'entrouvrait.

A présent, j'étais seul au volant, le cœur battant comme un adolescent qui court à son premier rendez-vous. Mais mon muscle cardiaque pulsait d'un battement lourd. Je transpirais, la peau brûlante perlant de sueur glacée. Mon regard se voilait parfois, chavirait dans la nuit. Je corrigeais ma trajectoire dans un sursaut, une pluie d'étoiles déferlant sur les yeux.

La route terreuse et défoncée se confondait parfois avec le sépia des pentes. Je traversais des exploitations agricoles désertes, lovées dans le creux des boisés, ramassées dans la fange. J'avais pour unique compagne l'odeur de café froid. A mes côtés, une pochette plastique contenant les restes d'un sandwich mâchonné brinqueballait sur le siège passager. Un gobelet en polystyrène abandonné roulait aux pieds de la passagère absente.

A l'approche du balcon de pierre dominant la Combe du Creux, j'ai ralenti. Au pas de légionnaire, la voiture a longé les murs d'escarpe du Fort Catinat. La lourde porte gris sale se nichait frileusement entre les mamelons de l'enceinte. J'ai continué vers le Gounefay : le restaurant était fermé bien que deux voitures fussent parquées dans la cour. A la fin de l'été, alors que s'achevait le reportage, nous y avions déjeuné d'un excellent repas dédié au meneur de la révolution haïtienne.

J'ai hésité un moment à l'embranchement de la route. Peut-être menait-elle en Suisse le long des crêts. J'en doutais. Je regrettais d'être parti trop vite, oubliant mon GPS. Mon smartphone doté d'une géolocalisation ne m'était lui non plus d'aucune utilité, batterie à plat. Je cherchais vainement un repère : la montagne traîtresse se déroba sous des écharpes de brume.

A la belle saison, tout paraissait facile. Il suffisait de suivre ce

raidillon de bitume qui se redressait d'un coup, avant Les Miroirs, le long des épicéas ou des sapins, je n'ai jamais su faire la différence. C'était vert, sombre, un peu inquiétant, comme le creux de la vague retournée entre ces cimes indolentes. Mais il y avait ce faux air d'été qui rassurait, ces restes de lumière et d'espoir qui confortaient dans le sentiment d'éternité. Tout pourtant, y compris la route, annonçait la fin.

J'ai poursuivi mon chemin, persuadé qu'il ne menait nulle part. Cela n'avait pas d'importance.

L'asphalte s'arrêtait net pour un mauvais sentier de gravier qui devenait lai terreux couvert de feuilles, d'aiguilles et de mousses. Plus loin, ce devait être le grand rien, le vide, la chute.

Encore quelques mètres et j'ai débouché sur une clairière au milieu des hêtres, sur l'arrondi de la pente. J'ai reconnu le paysage malgré les lambeaux de brouillard accrochés au relief. On avait vue sur Verrières-de-Joux qui émergeait à peine de la peluche des nuées. A présent, Karine vivait tout près, à mes pieds. Mais elle n'en était pas moins inaccessible. Cette perspective me minait. Du haut de mon promontoire, j'étais au trente-sixième dessous.

La nuit tombait, imperceptiblement, comme progresse un mal sournois. J'ai coupé le contact et je suis sorti. Le froid m'a fait frissonner. Le vent charriait une humidité glaciale et délétère. J'ai été secoué par une quinte de toux. J'avais soif. Peu à peu, le fond des valons se poudrait de lumière. Le bonheur et la chaleur se réfugiaient dans la vallée. Je m'en savais exclu. Je n'avais pas pris de l'altitude par hasard.

Entre les arbres, j'ai cherché la trace d'une invisible frontière. Mon regard a été attiré par l'éclat blanc et mat de la tôle. Dans l'ombre, j'ai deviné un miroitement. Je me suis approché de la caravane, un vrai truc de romano.

C'était une méchante roulotte aux coins arrondis avec des lucarnes ternies et un bas de caisse corrodé ou maculé de boue, les deux sans doute. Une sorte d'appentis s'adossait à la carcasse avec un toit de tôle ondulée assuré par des pierres, et des parois de bâche épaisse mal ajustée sur des murs en agglos grossièrement empilés. A l'intérieur de la cahute, un caillebotis de palettes isolait de la terre quelques meubles de cuisine

dépareillés et une vieille gazinière couverte de casseroles. Manifestement, l'endroit était habité.

Je me suis demandé qui vivait là. Cela ressemblait à une habitation permanente plus qu'à un bivouac de forestier. De nos jours, plus personne ne demeurerait ainsi en montagne, à la limite du précaire, sauf peut-être un ermite ou bien un groupe de décroissants en mal de naturel.

— Y-a quelqu'un ?

Le brouillard et le froid assourdisaient ma voix. Le silence s'imposait. J'ai appelé à nouveau, sans autre réponse que le sifflement du vent.

J'ai fait le tour du camp. Une haute bouteille de gaz abandonnée dans la boue prenait des allures de tour de Pise misérable. Un groupe électrogène, niché dans un abri en bois à la porte béante, exhibait ses pièces luisantes éparpillées sur un chiffon. En panne.

J'ai tenté d'ouvrir la porte de la caravane, fermée à clé. La clenche tournait mollement dans le vide mais résistait à la pression. Il eût sans doute suffi d'une poussée de l'épaule, d'un mouvement un peu brusque pour qu'elle lâchât prise. Je n'osais pas. Peut-être que je ne m'en sentais pas la force ni le courage.

Je me suis assis un long moment sur une chaise à la toile décolorée par les intempéries. J'ai fini par me relever, chassé par le vent aigre qui poussait des volées de flocons inconstants.

J'ai regardé le ciel piqué de pointes de conifères et de poussières d'étoiles. Cela n'a pas duré. L'ombre s'est étendue d'un coup, dans un grand bruissement de branchages fouettés par le vent du nord-est. La neige s'est brusquement intensifiée, drossée par des bourrasques de plus en plus glaciales.

J'ai reculé vers le chemin, cherchant un abri illusoire dans la tranchée de la sente. Bien qu'elle fût encore chaude, ma voiture n'allait pas tarder à se couvrir de neige. J'ai ouvert la portière. La béance de l'habitacle a exhalé une tiédeur rassurante. J'ai remis le contact, monté le chauffage, fébrile. Les essuie-glaces ont patiné sur la soupe neigeuse. Il m'a fallu ressortir, grattoir en main, dégager la glace avant et chasser les flocons surfondus sur la lunette arrière. J'espérais que la chaleur ferait le reste et qu'en perdant de l'altitude, la poudreuse se transformerait en

pluie.

J'ai bouclé ma ceinture, embrayé, accéléré, visant au jugé puisque déjà les vitres blanchissaient, maudissant l'absence d'essuie-glace arrière sur ma vieille 406. La voiture a reculé de quelques centimètres, a ripé sur le côté. Le moteur a calé. Un nouvel essai m'a embourbé tout à fait dans l'ornière insuffisamment gelée. Je me suis obstiné à peser sur la pédale : le moteur rugissait en vain, le train avant moulinait la boue avec un grognement sourd. Un instant, j'ai cru que j'allais quand même m'arracher à ce piège et puis l'auto est retombée dans le berceau fangeux.

— Bordel !

Pris au piège, fait comme un rat.

J'ai coupé le moteur, attendant quelques instants dans le silence, indécis. La tête me tournait. Mes yeux brûlaient. J'enchainais bouffées de chaleur et longs frissons mal réprimés. Je suis sorti à nouveau.

La neige tissait un voile mouvant mais dense, presque impénétrable. Je cherchais quelque chose, pierre ou morceau de bois à mettre sous les roues, qui m'eût permis de sortir de ce mauvais pas. Mais déjà toutes les aspérités du sol avaient disparu. La lumière des phares franchissait à peine la limite des premiers buissons. J'ai frissonné plus intensément lorsque le vent a jeté sur ma nuque une poignée de flocons qui se sont infiltrés dans mon cou. Alors j'ai renoncé.

Une fois encore, j'ai consulté mon portable endormi, tenté de le réanimer, sans succès. J'ai grogné devant le ridicule de la situation. C'était pourtant bien peu de choses au regard de ce qui m'attendait.

Voiture bouclée, j'ai reflué vers le campement, torche électrique en main. Elle au moins fonctionnait. Cela semblait facile, mais avec la neige en tempête, la nuit presque totale, la végétation et les pièges du terrain, c'était un parcours du combattant. Enfin, j'ai retrouvé l'abri du groupe électrogène. Quelques pas encore sur la gauche et j'ai rejoint la caravane.

La poignée de la porte était glacée. Je l'ai secouée, sans résultat. Le battant résistait à la pression de mon épaule. Mon pied heurtait un objet dur et instable. En me penchant, j'ai

reconnu au toucher un fragment de parpaing. Je l'ai attrapé. Il était plus lourd que je ne pensais. Je l'ai brandi à deux mains. Sous mes doigts, un résidu de terre s'écrasait avant de dévoiler la dureté rêche et anguleuse du ciment. J'ai hésité quelques secondes.

Si le maître des lieux revenait ce soir, je lui expliquerais. J'imaginai aisément son mécontentement en découvrant l'effraction et l'intrusion dans son domaine, mais j'avais dans mon portefeuille de quoi le calmer, quelque chose comme 500 ou 600 euros en liquide. Restait à espérer qu'il soit de bonne composition...

J'ai frappé sur la poignée, une fois, deux fois. De plus en plus fort, à m'en écorcher les doigts et la paume. Au cinquième ou sixième coup, la porte a cédé. J'ai ressenti une vague douleur sur le dos de ma main. J'ai porté mon poing à la bouche. Un peu de sang s'étalait sur mes lèvres sèches. Je l'ai léché, comme un animal. Cela avait moins mauvais goût que je ne m'y attendais.

Il m'a fallu batailler encore un peu avec la porte car la gâche tenait toujours bon. Deux nouveaux coups portés de biais m'ont enfin livré passage. Je me suis introduit dans l'espace réduit et confiné, accueilli par une odeur à la fois étrangère et curieusement familière. Une bourrasque s'est enfournée par la porte bâillante, balayant une poignée de feuilles en papier qui se sont envolées en virevoltant dans le pinceau de lumière. J'ai refermé du mieux que j'ai pu.

Il m'a fallu quelques secondes pour me repérer dans le puzzle que me dévoilait le halo hésitant de la torche. Sur l'avant de la caravane s'ouvraient en vis-à-vis deux lucarnes aux verres opacifiés. Une couchette en désordre occupait tout le fond, et une autre au-dessus, couverte d'un fatras de livres et de dossiers. Une table tirée sur le travers du lit disparaissait sous d'autres papiers à l'exception d'un rectangle clair et trop net bordé par une multiprise. L'emplacement d'un ordinateur portable. Manifestement, ce n'était pas l'abri d'un bûcheron.

Une chaise de bureau encombrée de vêtements lui faisait face. Quelques placards en formica terni couvraient le reste des parois, enserrant un petit réfrigérateur et un mini lavabo où reposait une barquette de viande couverte de givre. Un

radiateur électrique posé à même le sol dirigeait vers moi la gueule barbue de sa grille empoussiérée. Je l'ai tâté : il était froid.

J'ai laissé le faisceau lumineux glisser dans le réduit de la caravane. Aucune décoration ne venait égayer l'intérieur triste et vétuste. A nouveau, le nimbe s'est posé sur le tas de frusques : un pantalon de jogging et plusieurs chandails voisinaient avec du linge propre mais chiffonné. Une paire de baskets dépassait à demi de sous le lit. Mon coude a frôlé une tasse, fait tinter la cuiller. Le récipient aux couleurs de Strasbourg contenait un sachet d'infusion calmante et un reste de liquide ambré. Mon regard a plongé vers les chaussures de sport. Je les ai saisies, cherchant une marque, un indice : taille 39. Un homme de petite taille, ou alors...

L'idée m'a paru à la fois saugrenue et tout à fait raisonnable. C'était bien, malgré leur dégaine masculine, des vêtements de femme déposés sans grâce mais avec malgré tout un minimum de soin. Dans l'atmosphère immobile et froide de la caravane flottait encore le spectre d'une présence féminine qui me rappelait douloureusement Karine, le parfum de son corps au réveil, lorsque l'envie me prenait soudain de lui faire l'amour. L'idée m'a tétanisé.

Notre dernière union charnelle datait déjà de plus de trois mois, un peu après notre retour du Jura. Elle m'avait laissé un goût creux : Karine n'était déjà plus avec moi. Si elle avait su la vérité ! Si alors, au lieu de regarder dans le vide par-dessus mon épaule quand je chevauchais son corps, elle m'avait regardé dans les yeux... Aurait-elle pu deviner que sans le vouloir, sans même le savoir, je tressais une fois encore entre nous des liens d'éternité ?

Les tremblements m'ont tout à coup repris, d'abord par à-coups puis de manière plus constante. J'étais gelé par le froid pénétrant qui stagnait dans cette alcôve du fond des bois, par la fièvre qui m'ôtait toute force, ébranlé par la toux qui me secouait par intermittence. Je me suis assis lourdement sur le matelas en mousse. Sous mon poids qui n'avait pourtant cessé de diminuer ces dernières semaines, le duvet étalé en guise de courteline s'excavait comme un trou d'obus. C'était cela. Une explosion. La

déflagration m'avait déchiré moins de vingt-quatre heures auparavant.

D'un geste las, j'ai ramassé une des feuilles que mon entrée avait fait s'envoler. La lampe m'a dévoilé un texte dactylographié couvert de signes cabalistiques que j'ai vite identifiés comme étant des symboles de corrections typographiques. Ainsi, mon hôte malgré lui, ou bien mon hôtesse forcée, corrigeait des documents pour une maison d'édition. A moins qu'il ne fût écrivain. Cette situation inattendue me conduisait à m'interroger sur cette curieuse personne qui éprouvait le besoin de s'isoler ainsi dans la montagne et dans le plus grand dénuement pour réviser un tapuscrit.

Jusque-là, naïvement peut-être, j'avais associé cette fonction à un petit appartement du quartier latin encombré de livres et de chats. L'image était presque un poncif du genre mais elle était pourtant bien réelle. Un de mes anciens coreligionnaires de l'école de journalisme avait finalement opté pour ce métier méconnu et ombreux plutôt que d'endurer un chômage prolongé. Au moins il avait un bureau digne de ce nom, un coin à lui avec une imprimante, une connexion Internet haut-débit, un cadre chaleureux...

Je me suis penché davantage sur les feuillets, creusant le sternum, arrondissant les épaules. Il m'arrivait de plus en plus souvent de me vouter comme un vieillard. Mon visage aussi se creusait, s'affaissait, se parcheminait lorsque j'étais trop fatigué. Moi qui avais toujours eu un regard acéré, je commençais à ressentir les premiers symptômes de la presbytie.

Je distinguais quand même sur les feuillets, en addition des signes, une écriture ronde et plutôt élégante tracée au Bic rouge. Les traits n'avaient rien de mâles. J'étais donc de plus en plus certain de m'être introduit chez une personne du sexe opposé, même si en apparence, elle n'en avait pas tous les atours. Qui était-elle donc ?

Hypnotisé par les auréoles concentriques que la torche projetait sur le papier, je me suis surpris à me raconter son hypothétique histoire. Elle s'appelait peut-être Emma, lassée par la vie urbaine, la consommation effrénée, la réussite à tout

prix. Blessée par un chagrin d'amour, détruite par la perte d'un être cher ou bien simplement lasse d'aventures sans lendemain, elle avait choisi la solitude à bon compte, à 10 kilomètres de Pontarlier. Cela n'avait sans doute aucun sens de la dépeindre ainsi en hippie écolo, amoureuse perdue ou misanthrope au cœur brisé, mais ça faisait passer le temps. Avec la tempête et l'infection, je devinais que la nuit me semblerait longue.

J'ai souri malgré moi en songeant que ma curieuse hôtesse avait peut-être passé le cap de la cinquantaine, qu'elle était sans doute vilaine et acariâtre et que, vu mon état de santé et son physique impressionnant, elle n'aurait aucun mal à me chasser de chez elle en me bottant les fesses. Ou bien elle me tomberait dans les bras, la bouteille à la main, m'offrirait un verre avant de cuver sa cuite carabinée ou de profiter de son excès de poids et d'une absence d'inhibition pour me faire subir les derniers outrages. Je me demandais d'ailleurs très sérieusement quel accueil elle allait me faire en me découvrant à son retour, introduit illégalement chez elle, fouillant ses secrets, vautre indument sur son lit.

Cette pensée m'a ramené à la triste réalité. Je défailtais, abruti par la fièvre. Je n'avais même pas avec moi une simple boîte de Doliprane. J'ai soupiré en réalisant le ridicule de cette inconséquence avant de basculer en arrière, abattu par la maladie qui ne me lâchait plus. Le matelas en mousse s'est creusé un peu plus sous mon poids.

Je me sentais épuisé, incapable de remonter la pente. Il était évident que la bête progressait inexorablement. Parfois, une embellie me laissait espérer un petit mieux durable à défaut d'un début de guérison. Je savais que ce n'était qu'illusion.

J'avais cru, à mes 17 ans, ouvrir le bal de la vie avec une princesse. Mais la princesse n'était pas à la fête. En réalité, depuis presque vingt longues années, je dansais sans le savoir un tango avec la Camarde. Deux pas en avant, un pas en arrière ; je ne reculais pas beaucoup pour faire le grand saut.

2

Epuisé, je n'en étais pas moins insomniaque. Je crois que le sommeil me faisait peur, comme un avant-goût de la mort. Quant aux rêves, ils paraissaient bien trop réels. En fait, c'était le reste de ma vie qui n'était qu'illusion.

Pelotonné sur le dessus-de-lit, un simple sac-de-couchage ouvert et étalé, je ne parvenais pas à trouver le repos. Le vent continuait d'exhaler l'haleine glacée du bonhomme hiver. Mais il n'y avait plus d'oiseau pour lui tenir tête, comme dans l'histoire que me racontait autrefois ma mère. Pas de four de boulanger ni d'étuve de blanchisseur aux environs pour réchauffer le piaf insolent pendant les longues nuits de gel.

Je m'étais entortillé dans le duvet, les yeux grands ouverts, le regard perdu dans la nuit. Pourquoi avais-je choisi de rester dans ce campement de fortune ? J'aurais pu redescendre à pied alors que la route était encore visible, arrêter une improbable voiture ou viser le fond du vallon à l'aveuglette. Ce n'était pas la haute montagne sauvage avec ses dangers, juste un pays un peu rude au seuil de la mauvaise saison. Mais je n'avais plus le courage ni la force. Il m'aurait fallu d'un rien, égaré sur le chemin, pour me coucher dans la neige et attendre la fin. Cela, je ne le voulais pas tout de suite.

Je devais auparavant revoir Karine, lui expliquer. Depuis deux mois, je n'avais cessé de songer à elle. Ce n'était pas maintenant que j'allais l'oublier, "faire mon deuil" comme disait Stéphane – pourtant mon meilleur ami – qui ne savait pas de quoi il parlait. C'était une expression trop mal choisie. C'était même une inversion de rôles, mais cela, Stéphane ne pouvait pas le deviner. Resterait-il d'ailleurs mon "meilleur ami" lorsqu'il saurait ? Pourtant, il faisait partie de l'histoire.

Karine et moi nous étions connus alors qu'elle effectuait un stage de cinq mois dans notre équipe de reportage. Stéphane,

son responsable officiel m'avait fait bien involontairement un cadeau inestimable : hospitalisé pour une appendicite aigüe, il avait dû s'arrêter pendant trois semaines. On m'avait confié la charge de la petite stagiaire. Le hasard, pour une fois, avait bien fait les choses.

J'avais remarqué Karine dès son arrivée dans l'équipe. Je ne sais pas ce qui m'avait attiré chez elle de prime abord. Sa plastique irréprochable peut-être, son charme sans aucun doute, son harmonie assurément.

Elle était menue avec une petite poitrine à peine provocante, avait une belle chevelure sombre qui venait caresser un visage ovale et doux et des petites lunettes qu'elle ne chaussait pas toujours mais que j'aimais bien lui voir porter parce que cela lui donnait un air un peu mystérieux. Plus encore qu'un beau minois, elle avait des expressions qui me faisaient fondre. Elle savait en jouer sans paraître calculatrice. Tout chez elle semblait naturel, de l'évidence de notre relation jusqu'à notre rupture. Nous semblions faits l'un pour l'autre mais ce n'était qu'apparence. Nous avions trop donné, trop vite. La précipitation en amour ne porte jamais ses fruits. Les liens qui nous unissaient n'avaient pas résisté aux coups durs.

Je m'étais attaché à elle alors même qu'elle commençait à se décrocher de moi. Je l'ignorais alors mais Karine avait des ambitions très précises dans la vie et s'y tenait, quoi qu'il arrive. Le reste était accessoire. Je faisais partie du surnuméraire. J'aurais pu devenir son ami, l'homme de sa vie ou bien son amant de passage. Elle m'aimait, plutôt bien, sans doute pas assez. Comme j'en avais envie, j'étais devenu son compagnon. J'avais allègrement confondu son enthousiasme d'amoureuse avec l'amour tout court qui dure et résiste à tout. Après quatre années, notre idylle s'était étiolée à l'ombre des déceptions, comme une plante privée de lumière. A la fin de l'été dernier, notre aventure main dans la main ne se poursuivait plus que par habitude ou désespoir. Le reportage sur Toussaint Louverture lui avait porté l'estoc.

Karine se rendait compte aussi que le métier de journaliste, dont elle avait longtemps rêvé, ne la satisfaisait pas autant qu'elle l'avait espéré. Embauchée dans l'équipe au terme de ses

études, elle avait pourtant fait sa place. Tous s'accordaient sur sa compétence et son professionnalisme. Mais son ardeur s'était usée au fil du temps, tout comme elle avait pris conscience que notre relation avait connu son apogée et que désormais, nous nous invasions. Les années passant, elle avait aussi découvert que sa vie parisienne ne lui convenait pas. Karine marchait au coup de cœur. Le sien savait donner des uppercuts. Elle m'avait mis KO.

A Verrières-de-Joux, elle avait sympathisé avec un jeune agriculteur qui, en plus de son exploitation, s'était lancé tout seul dans une aventure de ferme-auberge et de chambres d'hôtes. Je ne sais pas si elle avait eu le coup de foudre ou bien si elle avait saisi une occasion de repartir à zéro, mais elle m'avait quitté, très calmement, très gentiment, me jouant sa version de "L'amour est dans le pré". A l'annonce de son départ, j'avais affiché une indifférence trompeuse. Ce n'était qu'un subterfuge pour éviter d'y croire. La nuit même de notre rupture, seul dans l'ombre de notre chambre désertée, je m'étais éveillé, tremblant de fièvre et de désespoir. Je ne savais pas encore que je souffrais de la maladie d'amour et qu'elle était mortelle.

Karine avait résidé quelque temps chez sa sœur à Reims, histoire de "faire le point" disait-elle pour ne pas me causer de peine. Elle tentait de me ménager. J'avais découvert un peu plus tard qu'elle n'avait fait qu'un saut en Champagne et que, moins d'une semaine après notre rupture, elle avait rallié les combes jurassiennes. Notre amour était mort ; mon amour propre était moribond. Je prenais conscience que depuis longtemps je m'étais trompé sur la nature des sentiments que me portait Karine. C'était encore plus perturbant que d'avoir été simplement trompé par elle avec un autre.

Figé dans l'air glacé, le regard perdu dans la voute incertaine de la caravane, je songeais avec amertume à ces quatre années qui, à présent, se chargeaient de regrets. Revoir Karine me terrorisait. Était-ce pour cela qu'inconsciemment j'avais choisi la gauche, emprunté la route des crêtes, amorcé un demi-tour pour terminer dans ce cul-de-sac ? Retrouver Karine et lui parler était pourtant indispensable. L'esprit chargé de cette

obligation pesante, j'ai peu à peu sombré dans un sommeil chaotique.

* * * * *

J'ai revu une fois encore la plage assaillie par les vagues, le soleil couchant qui frôlait l'horizon, dévoilant deux porte-containers prenant le large sur fond de lourdes nuées. L'été traînait ses soirées interminables. Nous flânions dans la fraîcheur du soir. Des oiseaux de mer refluaient vers l'intérieur des terres en piaillant.

Nous avions attendu la tombée de la nuit que les promeneurs rentrent chez eux. Quelqu'un avait allumé un feu de camp avec de vieux cageots abandonnés, du bois flotté, des branches ramassées en bordure de pinède. C'était interdit ; nous le faisions depuis des années, petit groupe formé et remanié au gré des vacances.

Les gendarmes, les employés municipaux ou bien les vieux du pays nous chassaient. Le premier été, nous étions trop jeunes : nous disparaissions comme une volée de moineaux et il nous fallait plusieurs jours avant de recommencer nos bivouacs. L'année suivante, nous attendions un peu à l'écart avant de revenir et d'attiser les braises. Le troisième été, nous avions grandi. Les hommes, les femmes, les représentants de l'ordre ne nous faisaient plus peur. Nous éprouvions même un curieux sentiment de puissance à ricaner sur leur passage, les interpeller, les provoquer. L'alcool et parfois un peu d'herbe nous donnaient du courage.

Pour mes grands-parents, j'allais chez un copain, un garçon à l'air très comme il faut lui aussi, qui jouait la comédie aussi bien que moi je trompais mes aïeux trop confiants. Je me sentais libre et d'autant plus fier de mon indépendance que je l'avais acquise à coup de finasseries et de petits mensonges. Mamie et Papi n'auraient pu se méfier de l'adolescent que j'étais, plutôt bien élevé, réservé et prudent.

Ma mère aussi me donnait le Bon Dieu sans confession,